



LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE



Séverine Chavrier

S'il elle est une figure singulière de la scène française, c'est sans doute parce que Séverine Chavrier a reçu une formation en lettres, en philosophie et en musique, avant de monter sur scène presque par accident. Encouragée par Jean-Louis Martinelli et François Verret, l'interprète s'est muée en créatrice de spectacles hybrides. Elle qui aime tant les maisons de théâtre dirige le CDN d'Orléans depuis 2 ans. L'heure d'un premier bilan.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARNAUD LAPORTE
PHOTOGRAPHIES JULIEN PEBREL

Théâtre(s) : Qu'est-ce qui vient en premier dans votre vie, la musique ou les textes ?

Séverine Chavrier : La scène ! J'en ai fait très jeune et j'adorais ça. La musique est arrivée quand j'avais 12 ans, et par la musique les autres arts.

Théâtre(s) : C'est tard pour débiter la musique...

Séverine Chavrier : Je pratiquais déjà le piano depuis très jeune, mais sans y attacher d'importance. Je faisais surtout beaucoup de sport. Et puis une petite école de musique s'est ouverte dans ma ville. J'y ai travaillé une pièce de Debussy et ça a été une révélation. Mon père avait une énorme collection de vinyls. Je n'ai eu qu'à ouvrir les coffres et j'ai écouté énormément de musique.

Nous vivions à côté de Genève, j'allais au concert, je me renseignais, je forçais ma mère à m'y emmener. Je pense aussi que ma grand-mère était pianiste au fond, mais à l'époque les femmes n'avaient pas le droit d'être quelque chose. Mais pour revenir à ma pratique, j'ai appris la musique à l'âge où la sensualité se développe. Donc ce n'est pas le même apprentissage qu'enfant, où on a des facilités mais où on ne travaille pas sur sa sensualité. Je pense que cela m'a aidé aussi de travailler avec le corps, parce que la technique de piano, c'est passionnant, c'est trouver une polyphonie dans la main, des travaux de poids de transfert, etc. J'ai quand même réussi à rattraper un niveau mais ce qui m'a le plus manqué, c'est l'habitude de la discipline, car je ne croyais pas qu'en travaillant régulièrement tous les jours j'allais progresser. Ce que je voulais, c'était jouer, être sur scène, mais je ne voulais pas travailler chez moi dans ma chambre. C'est ça qui est très douloureux chez les musiciens. Les études sont très dures, on travaille énormément.

Théâtre(s) : Et la philo dans tout ça ?

Séverine Chavrier : Ah, la philo, grande passion aussi ! Il se trouve que j'ai eu mon bac à 16 ans, avec félicitations, et on m'a incité très fortement à faire des études plutôt que de la musique. J'ai fait une prépa, je me suis inscrite en maths sup, et puis le jour de la rentrée, j'ai changé pour aller en lettres. C'est la meilleure chose que j'ai faite de ma vie !

Théâtre(s) : Et ensuite ?

Séverine Chavrier : J'avais trop de passions. Je voulais sortir, je voulais voir mes amis... Et puis surtout j'aimais tellement la musique, jouer. Ça a été des années



D.R.

JEUNESSE

Née en 1974 à Lyon, Séverine Chavrier grandit près de Genève. C'est au Conservatoire de cette ville qu'elle se forme au piano et à l'analyse musicale, tout en menant des études de lettres et de philosophie.



D.R.

COMPAGNONNAGES

À partir de 2007, elle crée et joue avec Jean-Louis Martinelli *Kliniken* de Lars Norén et *Les Fiancés de Loches*, de Feydeau [PHOTO], puis devient l'interprète de François Verret dans trois créations au piano préparé.



D.R.

COMPAGNIE

Elle fonde, en 2009, la compagnie Sérénade Interrompue. Elle crée son premier spectacle, *Épousailles et Représailles*, d'après Hanokh Levin, qui sera repris au Festival Impatience en 2010.

très dures parce que cette passion me rongait et en même temps je n'arrivais pas à croire que j'allais progresser.

Théâtre(s) : Qu'est ce qui a fait que vous vous êtes autorisée à suivre des cours de théâtre ?

Séverine Chavrier : J'étais déchirée entre la philo et la musique, le désir de scène, et je suis venue au théâtre pour revenir à une chose concrète. Avec la musique on touche presque la beauté et ça rend fragile. C'est difficile de faire de la musique et vivre, alors que le théâtre a toujours été pour moi une trivialité, donc ça m'a toujours aidé à me recalculer dans la vie. Je suis montée à Paris, je me suis inscrite au Cours Florent. Il y avait Michel Fau, du coup ça m'a remise dans une forme d'expression immédiate. Après, cela a pris du temps à faire que tout ça se rejoigne, car tout était très cloisonné dans mon esprit.

Théâtre(s) : Qui a été important dans ces années-là, pour vous ?

Séverine Chavrier : Christophe Rauck est une des premières personnes qui m'a dit "un jour tu verras, tu arriveras à tout mettre ensemble", mais la personne qui m'a le plus aidée, c'est François Verret. Il a exigé que je sois au piano. Je n'ai pas eu le choix. J'ai dû inventer ma place.

Théâtre(s) : Il y a dans cette période-là des compagnonnages professionnels avec Rodolphe Burger, Jean-Louis Martinelli et François Verret. Un musicien, un metteur en scène, un chorégraphe. Il y a quelque chose qui devient évident à ce moment-là ?

Séverine Chavrier : Il y a l'histoire artistique puis après il y a l'histoire institutionnelle. Je viens d'une génération pour laquelle les institutions étaient fermées, pas du tout comme aujourd'hui. On ne connaissait pas

les directeurs de théâtre, on ne savait pas qui était qui. Aujourd'hui, je croise les jeunes et ils savent tout, ils font leurs CV et ils savent tout. Nous étions, à l'époque, hyper complexés par la génération d'au-dessus, qui avait tout eu, artistiquement. Nous, c'était la génération Sida, on est nuls, on ne peut plus rien faire, on s'amuse pas. Et tout était fermé, les portes étaient fermées. Nanterre c'était plus que fermé, tout était fermé. Donc nous on travaillait dans notre coin, moi j'ai fait des spectacles que personne n'a vus, que je présentais où je pouvais, et on travaillait partout où on pouvait. Et c'est Rodolphe Burger qui m'a fait rentrer

« JE CROIS QUE JE FAIS
UN UN THÉÂTRE TRÈS
POPULAIRE ET ACCESSIBLE »

dans l'institution car je le connaissais indirectement. Il se trouve qu'il avait accepté un projet avec Jean-Louis Martinelli, dans lequel il devait adapter des musiques de Eisler, sauf qu'il ne savait pas lire la musique. Donc je lui ai proposé mon aide, il a accepté et, très vite, il s'est désintéressé du projet. Je me suis retrouvée à tout faire, et il était très content que ça se passe comme ça. Il avait la générosité pour me laisser faire, et en plus c'était assez drôle parce qu'il y avait des chanteurs d'opéra, des gens du rock'n'roll, il y avait un bassiste, il y avait des acteurs à faire chanter. En fait, il fallait être de tous les milieux sans se laisser impressionner. Et c'est à la suite de cela que Jean-Louis Martinelli m'a proposé de travailler sur *Kliniken*, de Lars Noren. Là, j'étais seule, j'écrivais la musique et j'étais sur le

**AVIGNON**

En 2012, elle est programmée à Avignon avec *Plage Ultime*. En 2014, elle monte *Les Palmiers sauvages* [PHOTO] au Théâtre de Vidy-Lausanne, où elle crée *Nous sommes repus mais pas repentis*, en 2016.

**CDN**

Séverine Chavrier a pris ses fonctions de directrice du Centre Dramatique National d'Orléans-Centre-Val de Loire le 1^{er} janvier 2017.

plateau. J'ai appris énormément avec l'équipe de Nanterre, avec qui je parlais beaucoup, qui avait connu les années Chéreau. C'était une mémoire fantastique de cette maison. Et petit à petit j'ai pu répéter discrètement dans les sous-sols, et puis un jour j'ai réalisé une maquette avec zéro franc. Quelqu'un du ministère de la Culture est venu voir cette maquette, et à partir de là tout s'est enchaîné pour moi. Il y a eu les spectacles avec François Verret, où j'étais sur scène, aussi, et tout d'un coup mes dossiers passaient en haut de la pile. Martinelli m'a programmé dans la saison, au Planétarium. Après, du coup, le Centquatre l'a vu, il a voulu que je sois associée, des représentants du festival d'Avignon est venu au Centquatre et après j'ai été programmée à Avignon. Mon réseau s'est ensuite scellé.

Théâtre(s) : Comment expliquez-vous les spectacles que vous faites à des gens qui ne les ont jamais vus ?

Séverine Chavrier : Je crois que je fais un théâtre très accessible et très populaire donc je n'explique jamais ce que je fais. Par contre si je devais parler des *Palmiers sauvages* à des lycéens, j'attaquerais par la question : « Est-ce que je vais être capable d'aimer ou est-ce que je vais être aimé ? ». J'essaierai d'attaquer sur l'enjeu dramaturgique qui m'a intéressé.

Théâtre(s) : Mais pas sur la forme ?

Séverine Chavrier : Jamais, car je pense que la musique est un art extrêmement populaire, et ce qui est terrible, c'est que la musique classique devient une possession bourgeoise alors que c'est un art extrêmement populaire et facile d'accès. Donc comment rejoindre les deux ? C'est tout le travail qui a été fait par les écoles de musique. Ça fait des années que les jeunes profs font ce travail-là, mais il faut continuer, il y a toujours quelque chose à réinventer, car le public des salles de concert ne change pas. Mais sur l'écriture



éclairée ou sur la forme de montage que je cherche au théâtre, qui est parfois tragique aussi, je n'ai jamais éprouvé le besoin de m'en expliquer. Je ne crois pas que la narration, soit un impératif – commencer à un point et de finir à un autre –, je ne crois pas que cela soit une chose partagée par tout le monde. Je trouve cela presque immoral.

Théâtre(s) : Quand vous êtes face à un texte, qui plus est non théâtral, comme avec ceux de Faulkner ou Bernhard, quelles sont les étapes de travail, le processus de création ?

Séverine Chavrier : Il faut que je sois en intraveineuse donc il faut que je lise tout, tout, tout. Pour moi, le théâtre est une récréation à partir d'un univers, c'est une interprétation de cet univers. Donc c'est un geste presque musical. Quand on joue Mozart, on cherche une espèce de perlée, alors que dans Rachmaninoff on cherche une masse sonore, donc en fait quand on joue un musicien, on est complètement avec lui. Pour moi, c'est pareil avec un auteur, mais avec la chance de pouvoir choisir dans la matière.



Théâtre(s) : Comment choisissez-vous dans cette matière ?

Séverine Chavrier : C'est ce que disait Brook, il faut avoir une ou deux intuitions, être complètement dans ce que je crois être un questionnement de l'auteur, ou une chose de l'auteur que je voudrais montrer, une chose de ma vie, de mon autobiographie, qui me paraît aussi impérieuse. Ensuite, il faut créer de la matière avec ça, c'est-à-dire proposer aux acteurs grâce à la musique, grâce à des improvisations que je mets en place, proposer pour qu'ils puissent construire de la matière, que j'accumule, jusqu'à avoir 5 ou 6 heures de matière à partir de laquelle je construis un spectacle, ce qui est l'étape suivante du travail.

Théâtre(s) : Mais au premier jour de répétitions/création vous arrivez avec quoi ?

Séverine Chavrier : Pour moi, il s'agit d'abord de trouver une scénographie, trouver des objets à jouer, un espace à jouer, un espace de jeu pour les acteurs. Et comme j'ai besoin des acteurs pour le créer, je fais souvent dix jours de travail pour trouver la bonne proposition scénographique.

Théâtre(s) : Vous arrivez plateau nu, il n'y a rien ? Il n'y a aucune idée de départ ?

Séverine Chavrier : J'arrive avec des objets et je teste, pour voir. Par exemple sur *Les Palmiers sauvages* [d'après William Faulkner], l'idée était de faire un grand lit. Donc on a commencé avec des matelas, en vidant toutes les maisons qu'on pouvait. C'est de la récup. Et pour *Nous sommes repus mais pas repentis* [d'après Thomas Bernhard], la grande idée était de réutiliser des choses des *Palmiers* pour faire des économies. De la récup, encore. Et puis la vaisselle, la vaisselle cassée, ça c'était la grande idée. Au départ les disques étaient juste une idée décorative, mais aussi très autobiographique pour moi. L'idée des disques c'était vraiment l'idée de la culture qui tombe, tout est par terre et c'était quand même là. Je me baisse et je peux mettre Wagner.

Théâtre(s) : Le texte arrive à quel moment dans ce processus ?

Séverine Chavrier : Quand les répétitions commencent, je n'ai pas de texte préétabli. On a le livre et nous, et je suis en apnée entre les deux, parce que je connais les livres par cœur, et je peux trouver très vite ce dont j'ai besoin, à un moment donné. Et je construis le texte pendant les répétitions. J'essaie que cela soit organique, de ne pas avoir une idée avant.

Théâtre(s) : Et pendant toute cette période de création, est-ce que vous sollicitez des regards extérieurs ?

Séverine Chavrier : Il y a les techniciens qui sont très importants. J'ai eu deux fois la chance de créer avec toute la technique. Il y a le son, très important pour moi. Je peux chercher une musique dans mon ordinateur et la mettre tout de suite. Il y a aussi le travail scénographique qui continue au début des répétitions. Je pense que le début des répétitions est le moment où l'on a les plus belles intuitions. Et sur les regards, la seule personne que j'ai convoquée a été mon frère, qui est violoniste et qui donc a grandi dans la même famille que moi. Sur le Bernhard où il y avait quelque chose de très fort dans l'autobiographie mais aussi sur *Les Palmiers sauvages*, je l'ai convoqué comme dramaturge. C'est la seule personne qui m'ait vraiment aidée parce qu'il a le sens de la musicalité et qu'il peut



travailler avec les techniciens sur la musique. Et comme il n'a pas d'enjeu d'acteur ou de metteur en scène, et qu'il a aussi une formation de chef d'orchestre, il m'a beaucoup aidé sur la méthode de travail, sur le fait qu'une répétition peut être ratée, que ce n'est pas si grave. Il a aussi cette dimension un peu politique, diplomatique, du chef d'orchestre qui doit quand même soigner les gens. Il m'a plusieurs fois conseillée de libérer les techniciens, me disant que ce serait bien vu, que cela apaiserait des tensions.

Théâtre(s) : Est-ce que le travail se termine parce qu'il y a une date de première, ou est-ce que ça continue à vivre après ?



Séverine Chavrier : Première étape : chercher chez moi avec les livres. Deuxième étape : trouver la scénographie. Troisième étape : les répétitions, accumuler de la matière. Quatrième étape : construire le spectacle. Je trouve que c'est trop enchaîné toujours, et du coup ça passe ou ça casse des fois.

Théâtre(s) : Il faudrait que cela repose ?

Séverine Chavrier : Oui, et puis il faudrait que j'aie le temps d'élaguer. Le jour de la première le spectacle est à peine fini d'écrire, personne ne l'a assimilé. Et donc après il y a une autre étape qui est le temps que la partition soit assimilée, la partition maintenant écrite qu'on ne bougera plus puisque que le spectacle est lancé, même si moi j'aimerais travailler encore et assimiler, c'est pour ça que quand je fais des reprises le spectacle est mieux, je pense, parce qu'il s'est déposé. Donc je dirais qu'il y a encore une cinquième étape qui est de jouer et d'assimiler la partition. J'aimerais augmenter ce temps entre le travail de création des acteurs et le travail de représentation, parce que l'on perd de belles choses, parce que je manque de lucidité.

Théâtre(s) : Vous avez le sentiment d'avoir progressé en tant que créatrice de spectacle ?

Séverine Chavrier : J'ai moins peur. On peut agir sur le bateau très vite, sans se tromper d'énergie. On ne court pas quand il faut marcher. Je dirais qu'on gagne en précision peut-être, et de mon point de vue de metteur en scène, j'accumule des expériences, et je vais peut-être plus vite. Mais il faudrait que je fasse plus confiance au plateau, avec moins de technique. Il faudrait que je recommence à zéro.

Théâtre(s) : Vous êtes directrice du CDN d'Orléans Centre Val de Loire. Est-ce que diriger un lieu était une évidence, un désir, une opportunité saisie ?

Séverine Chavrier : C'était un peu une évidence. J'y ai toujours pensé, du fait de mon parcours, parce que je me suis beaucoup adossée à des maisons, que j'ai vu beaucoup d'équipes travailler, et je n'ai jamais réussi à travailler sans m'intéresser à la politique globale de la maison. J'aime aussi avoir des enjeux liés aux lieux. Les projets que j'ai faits à Vidy, je les ai faits aussi par rapport à la Suisse. Pareil à Nanterre, puisque que c'est la maison que je connais le mieux. J'ai vu les immobilismes, j'ai vu les gâchis. À Orléans, tout de suite après avoir été choisie, la première angoisse a été de me dire que j'allais devenir une mauvaise artiste parce que j'avais un lieu.

Théâtre(s) : Et aujourd'hui, près de deux ans après votre nomination ?

Séverine Chavrier : C'est l'inverse ! J'ai super confiance, parce que j'ai une super équipe, qui m'a montré qu'en fait chaque chose qu'on a faite a généré des résultats concrets. Par exemple cette année on travaille avec une jeune circassienne qui mène un véritable travail sur le territoire, de façon profonde. J'ai aussi fait venir Marijke Pinoy, qui fait une *Mouette* avec les élèves du conservatoire d'Orléans. On fait venir avec la librairie des auteurs, comme par exemple Pierre Bergounioux avec qui on a parlé de Faulkner pendant une heure et demie. C'était génial. Tanguy Viel est venu parler de Thomas Bernhard, génial aussi. Et j'invite aussi des artistes femmes en résidence, même si je n'ai pas beaucoup d'espaces. Il y a aussi «Les Voyages Divers», qui sont six heures d'impro, pour lesquelles je suis au piano et j'invite des artistes de toutes les disciplines. On le fait chaque année, c'est gratuit et c'est plein. Bref, je trouve qu'on peut faire des choses sincères, à sa propre échelle. Et je veux vraiment défendre les artistes à la tête des maisons, parce qu'un artiste à la tête d'une maison est capable d'insuffler un souffle et un partage de l'outil qui est beaucoup plus simple qu'avec les producteurs. Mais tout ça prend du temps. C'est un travail et un enjeu extrêmement importants de montrer aux gens que ce que l'on fait n'est pas élitiste. Par contre, je trouve que la programmation est une chose surévaluée dans le milieu.

Théâtre(s) : Pourquoi ?

Séverine Chavrier : C'est vu comme un enjeu de pouvoir, alors que pour moi ça participe de mon travail de metteur en scène, et de spectateur. J'ai toujours été énormément au théâtre, et du coup je me sens complètement légitime là dessus. La responsabilité, c'est d'être hyper curieux, d'aller voir énormément de choses. ♦

À VOIR

- *Nous sommes repus mais pas repentis, Déjeuner chez Wittgenstein* (mise en scène), du 9 au 12 janvier 2019 au Théâtre Garonne à Toulouse.
- *Après Coups, projet Un-Femme* (mise en scène) : les 28 février et 1^{er} mars 2019 à La Comédie de Reims / Manège de Reims.
- *Les Voyages Divers* (conception), du 25 au 28 avril 2019 au CDN d'Orléans.
- *Les Palmiers sauvages* (mise en scène), du 30 mars au 6 avril 2019 au Théâtre National Wallonie-Bruxelles, du 27 mai au 7 juin au Théâtre National de Strasbourg.